

que la raison emploie depuis longtemps, sans chercher à savoir comment et de quel droit elle y est parvenue. Le dogmatisme est donc le procédé dogmatique de la raison pure *sans critique préalable de son propre pouvoir*. Cette opposition ne veut donc pas plaider en faveur du bavardage creux, qui usurpe le nom de popularité, ou bien encore en faveur du scepticisme, qui fait prompt justice de toute la métaphysique; la critique est plutôt la préparation nécessaire pour promouvoir une métaphysique solide ayant valeur de science, qui doit être traitée nécessairement de manière dogmatique et avec un caractère systématique qui satisfasse aux plus sévères exigences, donc sous une forme scolastique (et non populaire); car cette exigence, qui lui est imposée puisqu'elle s'engage à exécuter sa tâche complètement *a priori*, donc à la pleine satisfaction de la raison spéculative, ne peut être négligée. Dans l'exécution du plan que prescrit la critique, c'est-à-dire dans le système futur de la métaphysique, nous devons suivre à l'avenir la méthode rigoureuse du célèbre Wolff, le plus grand parmi tous les philosophes dogmatiques, le premier à montrer par son exemple (et par cet exemple il devint l'instigateur en Allemagne d'un esprit de profondeur non encore éteint) comment en établissant légitimement les principes, en déterminant clairement les concepts, en recherchant la rigueur des preuves, en se gardant des sauts téméraires dans les conséquences, il faut prendre le chemin sûr d'une science; il était de ce fait éminemment apte à porter à ce point une science comme est la métaphysique, s'il lui était venu à l'esprit de se préparer d'abord le champ par la critique de l'instrument, c'est-à-dire de la raison pure elle-même : un manque qui ne doit pas être tant imputé à lui qu'à la façon de penser de son époque, et sur ce point les philosophes de son temps aussi bien que des temps précédents n'ont rien à se reprocher les uns aux autres. Ceux qui rejettent sa façon d'enseigner et en même temps cependant le procédé de la critique de la raison pure ne peuvent rien se proposer d'autre que de se débarrasser des liens de la *science* et de changer le travail en jeu, la certitude en opinion et la philosophie en philodoxie.

Pour ce qui est de cette deuxième édition, je n'ai pas voulu, comme de juste, laisser passer l'occasion de remédier autant que possible aux difficultés et à l'obscurité d'où peuvent avoir résulté maints malentendus, où en sont venus dans l'appréciation du livre, peut-être bien par ma faute, des hommes d'esprit pénétrant. Dans les propositions même et dans leurs preuves, non plus que dans la forme du plan et l'ensemble qu'il constitue, je n'ai rien trouvé à changer; ce qui est à attribuer en partie au long examen auquel je les ai soumis avant de livrer l'oeuvre au public, en partie à ce qu'est la chose même, c'est-à-dire à la nature d'une raison spéculative pure, qui contient une véritable structure où tout est organe, c'est-à-dire où tout est pour chacun et chaque individu pour tous, où il n'y a pas, par suite, de faiblesse si petite, que ce soit faute (erreur) ou manque, qui ne se trahisse inévitablement dans l'usage. Ce système se maintiendra, je l'espère, à l'avenir, dans cette invariabilité. Ce qui justifie ma confiance, ce n'est point de la présomption, mais l'évidence produite par l'expérimentation de l'identité du résultat, en allant des plus petits éléments au tout de la raison pure, et en revenant du tout (car lui aussi est donné pour lui-même par la visée finale de la raison dans le domaine pratique) à chaque partie, du fait que l'essai de changer ne fût-ce que la plus petite partie entraîne aussitôt des contradictions non seulement du système, mais de la raison humaine en général. Mais dans la *présentation* beaucoup est encore à faire, et j'ai essayé dans cette édition d'apporter des corrections qui doivent remédier partie au malentendu de l'esthétique, surtout dans le concept du temps, partie à l'obscurité de la déduction des concepts de l'entendement, partie au prétendu manque d'évidence suffisante dans les preuves des principes de l'entendement pur, partie enfin à la fausse interprétation des paralogismes reprochés à la psychologie rationnelle. C'est jusque là (savoir seulement jusqu'à la fin du premier chapitre de la dialectique transcendantale) et pas plus loin que s'étendent mes changements dans le mode de présentation*, parce que le temps était trop court, et qu'aussi à l'égard du reste ne m'était pas parvenue l'indication d'aucun malentendu venant de juges compétents et impartiaux, qui trouveront eux-mêmes, sans que j'aie besoin de les nommer avec l'éloge qui leur revient, aux endroits

* Je ne pourrais parler de véritable addition, mais seulement dans le mode de la preuve, que pour celle que j'ai faite avec une nouvelle réfutation de l'idéalisme psychologique et une preuve rigoureuse (et, à ce que je crois aussi, la seule possible) de la réalité objective de l'intuition externe. L'idéalisme peut bien être tenu à l'égard des fins essentielles de la métaphysique pour aussi inoffensif que l'on veut (ce qu'il n'est pas en fait), cela reste toujours pourtant un scandale de la philosophie et de la raison humaine en général de devoir admettre seulement à titre de *croissance* l'existence des choses hors de nous (dont pourtant nous recevons toute la matière pour nos connaissances, même pour notre sens interne), et, si quelqu'un se met à en douter, de ne pouvoir lui opposer aucune preuve satisfaisante. Comme il se trouve quelque obscurité dans les expressions de la preuve, de la troisième à la sixième ligne, je prie de modifier (ainsi) ce passage :

Rq : cette note concerne un passage de "l'analytique transcendantale" (partie de la Critique de la raison pure), non reporté ici.